

en gloire. Il était tombé au dernier rang des créatures raisonnables, aujourd'hui il occupe la première place parmi elles ; un trône royal a remplacé l'abîme où il était plongé.

Que de précieux enseignements dans l'étude approfondie des Ecritures ! qu'il est doux d'entrer dans cette école, où Dieu, dit saint Augustin, est le maître, et où il parle pour édifier, reprendre, exhorter et consoler : *schola in qua Deus auditur et docet*. Point de vice en effet que ces livres divins ne condamnent, point de passion qu'ils favorisent et à laquelle ils ne déclarent une guerre ouverte ; point de désordres qu'ils ne répriment ; point de vertu au contraire dont ils ne donnent le conseil ou le précepte ; point d'acte héroïque dont ils n'offrent de touchants modèles : Quelle simplicité de vie dans les patriarches ! Quel mépris des grandeurs humaines ! Quel amour de la pauvreté dans les prophètes, quelle intrépide fermeté à annoncer aux rois mêmes les ordres du Seigneur ! Dans Job, quel spectacle digne des regards de Dieu et des anges ! l'homme vertueux aux prises avec l'infortune ! Quels rayons de lumières jetés sur ces hautes questions qui confondent la raison humaine, l'existence du mal physique et du mal moral sous l'empire d'un Dieu puissant et bon ! Quelle sublimité et quelle empreinte du sceau divin quand le Très-Haut, du sein des nues, fait entendre sa voix formidable comme le tonnerre, et que, sans daigner expliquer ses décrets, il rappelle quelques-uns des prodiges de sa puissance !

A côté de Job viennent se placer naturellement les Psaumes. Les plaintes du roi-prophète et les soupirs du saint Arab ont une merveilleuse conformité, et pour ainsi dire, un air de famille. Tous deux ils gémissent profondément sur les misères de l'homme, et ils s'élèvent ensemble vers celui qui est plein de compassion, dont la patience est longue et la miséricorde impuisable.

Mais, tandis que la piété se fortifie, s'anime dans ces chants sacrés. le génie y puise à son tour les plus brillantes créations, les sentiments, les émotions les plus exquis, l'imagination ses plus riches couleurs, et la poésie ses plus magnifiques tableaux. Bossuet y découvre ces pensées qui ne viennent que d'en haut et qui descendent du Père des lumières ; Massillon y recueille ces admirables peintures du cœur humain où chacun est étonné et mécontent de se reconnaître ; Bourdaloue y étudie cette économie divine de la religion qu'il va dérouler d'une main ferme et puissante ; Racine n'a fait entendre une si touchante mélodie dans *Sihahie* et dans *Esther*, que parce qu'il a répété sur sa lyre les sons affaiblis de la harpe de David. Rousseau s'est élevé au-dessus des poètes lyriques en recueillant dans les livres saints ces expressions vives et pittoresques dont il a enrichi ses odes sacrées ; et plusieurs poètes de nos jours ont compris qu'ils ne seraient véritablement dignes de ce nom, qu'autant qu'ils refléteraient, dans leurs compositions, la verve et l'enthousiasme des prophètes.

Mais n'oublions pas que, pour exprimer avec bonheur les vérités sublimes que l'Esprit saint a répandues avec profusion dans les Ecritures, il faut d'abord les goûter dans son cœur. On ne peut, dit le plus grand des orateurs, bien chanter des hymnes à la louange de Dieu, que lorsque les affections de l'âme, réglées par la raison, ne tendent que vers lui.

Il avait compris cette vérité. Pélage évêque d'Hippone, que Bossuet aimait tant à citer, et nous faisons en transcrivant les paroles de ce beau génie et de ce cœur si aimant, quand il dit à Dieu avec une sorte de familiarité et d'émotion intime et pénétrante.

« O mon Dieu ! que vos Ecritures soient toujours mes châteaux délices ! que je ne me trompe pas, que je ne trompe personne en les expliquant ! Vous, Seigneur, à qui appartient le jour et la nuit, faites-moi trouver dans les temps qui coulent par votre ordre un espace pour méditer les secrets de votre loi ! Ce n'est pas en vain que vous cachez tant d'admirables secrets dans les pages sacrées : grand Dieu ! découvrez-les-moi, car votre joie est ma joie et surpasse toutes les délices ; donnez-moi ce que j'aime : car j'aime me votre Ecriture, et vous-même vous m'avez donné cet amour. Ne laissez pas vos dons imparfaits ; ne méprisez pas cette herbe naissante qui a soif de votre rosée ; que je boive de vos eaux sacrées depuis le commencement de votre Ecriture, où l'on voit la création du Ciel et de la Terre, jusqu'à la fin où l'on voit la consommation du règne perpétuel de votre cité sainte. Je vous confesse mon ignorance : car à qui pourrai-je mieux la confesser qu'à celui à qui mon ardeur enflammée pour l'Ecriture ne déplaît pas. Encore un coup, donnez-moi ce que j'aime, puisque c'est vous qui m'avez donné cet amour. Je vous le demande par Jésus-Christ au nom du Saint des saints, et que personne ne me trouble dans cette recherche ! »

L'ABBÉ DASSANCE.

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE. (1)

J'ai toujours singulièrement aimé les vieilles cathédrales. Je trouve la raison de cette prédilection dans une particularité de mon enfance. Chacun de nous pourrait, je crois, en s'interrogeant, reconnaître à travers sa vie entière la trace d'une première impression fortement ressentie, qui aura remué une fibre cachée, pressé un ressort intérieur et déterminé par là toute une tendance, tout un mouvement d'idées ou de sentimens. Goëthe parle avec

complaisance dans ses Mémoires, (*Dichtung und Wahrheit*) de l'influence qu'exerça sur son imagination un petit théâtre qui lui fut donné en étrennes par ses parens. Il n'est pas besoin d'être un grand poëte pour avoir éprouvé quelque chose d'analogue. Tout homme, quel qu'il soit, la plus vaste intelligence ou le cerveau le plus étroit, est doué d'une secrète attraction vers l'infini qui, à divers degrés, constitue la faculté poétique ; les natures les plus grossières sont susceptibles d'une vibration qu'elles-mêmes ignorent souvent ; aucun individu, si disgracié qu'on le suppose, ne naît complètement insensible à tous les arts, et nous avons vu des idiots verser des larmes, ou pousser des exclamations de joie en entendant une belle musique.

Quant à moi, ce fut dans une église du moyen âge que j'éprouvai, pour la première fois, ces vagues et indéfinissables émotions qui, depuis, m'ont toujours attiré là où je voyais la religion glorifiée par l'art, l'art consacré et divinisé par la religion.

L'habitation de mes parens était située auprès de.... Deux fois par an nous traversions la ville de Chartres pour nous y rendre ou pour en revenir. C'était à mi-chemin. On s'y arrêta d'ordinaire à la tombée de la nuit ; je venais alors à l'église, et j'y priais le bon Dieu de tout mon cœur. La première fois que j'y entrai, je fus saisi d'un saisis étonnement, de la surprise qu'éprouve un enfant à peine sorti de la chambre maternelle, et qui voit tout à coup un édifice dont les dimensions fatiguent son regard, dont il ne peut embrasser d'un coup d'œil les bornes, perdues pour lui dans des profondeurs redoutables. Puis d'année en année je me familiarisai avec la grande église ; mes yeux en mesurant l'étendue, en appréciant les proportions. Mon intelligence en découvrait une à une toutes les beautés ; à mesure que les voiles de mon entendement tombaient devant la parole enseignée, à mesure que Dieu se révélait à moi, le temple aussi me laissait pénétrer ses mystères, et chaque pas que je faisais dans la vie était en quelque sorte consacré par une nouvelle intuition de l'église, par une plus intime compréhension de ses merveilles.

Bien longtemps encore après que les naïves croyances de l'enfance avaient déserté mon âme pour aller habiter sans doute une âme plus candide, comme un essaim de jeunes abeilles quitte la vieille ruche pour aller s'abattre sur un arbre en fleurs, je ne manquais jamais, lorsque je passais par Chartres, d'entrer à l'église et de mettre quelques sous dans la main du donneur d'eau-bénite, afin qu'il allumât dans un coin un cierge à mon intention. Je ne sais de quelles superstitions j'entourais cette flamme douce et paisible qui allait, pendant quelques heures, dissiper un tout petit coin d'ombres dans la nef silencieuse, et rattacher ma pensée à la pensée de tous les hommes qui viendraient là prier et pleurer. Je ne sais que l'attendrissement mélancolique, mais non sans douceur, remplissait mon âme à cette idée.

Je songeais à tout cela l'autre jour, en arrivant à Cologne, et en voyant se dresser dans les airs les flèches de sa cathédrale.

Entre les villes que baigne le Rhin, Cologne est la plus ancienne et la plus remarquable. Depuis le temps où les Romains y fondèrent une colonie, d'où elle a retenu son nom, elle fut au sein de la Germanie un centre de civilisation. Son importance politique et commerciale se maintint à travers les révolutions de l'empire. Elle était la résidence du premier prince ecclésiastique, de celui qui couronnait les rois. Maîtresse de la navigation sur le grand fleuve, elle tenait en main le commerce avec l'Angleterre, la France, l'Espagne, et même avec l'Orient, dont les produits lui arrivaient par l'Italie. Et pour nous, qui mettons la religion et l'art au dessus de la politique et du commerce ; pour nous, qui cherchons surtout dans la vie des populations ce qui les rattache au principe divin, le mouvement qui les fait graviter vers Dieu, Cologne a un intérêt supérieur, car elle a été le point de départ de l'architecture ogivale en Allemagne, le foyer d'où se répandit au loin le génie chrétien dans l'art. C'est Cologne qui eut un des plus beaux temples du catholicisme, et donna ainsi une grande impulsion à ce sentiment de l'infini qui tourmentait le moyen âge, et devait se révéler dans de mystérieuses constructions restées, pour la plupart, inachevées, comme d'ardents soupirs retombés sur la poitrine opprimée qui n'a pas eu la force de les exhiler tout entiers.

Dès les temps les plus reculés de l'histoire d'Allemagne, les Colonnais, peuple actif, intelligent, plein de cordialité, étaient célébrés par leur zèle pour la religion, par l'éclat et la splendeur qu'ils avaient su donner au culte. Ainsi que Rome, Cologne fut appelée la ville sainte ; ainsi que Rome, elle comptait, dit-on, autant d'églises ou chapelles que l'année compte de jours. Lorsqu'en 1162 sa vieille cathédrale, fondée par Charlemagne, reçut de Frédéric Barberousse les reliques des trois rois mages, enlevées au sac de Milan, elle conçut presque aussitôt la pensée de les placer dans un temple plus digne du roi des rois. Un incendie ayant, quatre-vingts ans après, consumé l'antique édifice, et d'immenses dons ayant été apportés de toutes parts aux reliques vénérées, la première pierre de la nouvelle cathédrale fut posée en 1208, par l'archevêque *Conrad de Hochstettn*. Albert-le-Grand, le savant docteur en théologie, de l'ordre des dominicains, passé, non sans quelque raison, auprès des évêques, pour l'architecte inconnu qui en traça le plan, et qui, dans la croyance du peu, le, avait de fréquentes communications avec le diable. Albert-le-Grand, comme on sait, vécut de longues années à Cologne ; il y mourut en 1250. Il s'occupait très-particulièrement d'architecture, et le passage du style arabe au style dit gothique, que l'on remarque dans plusieurs parties du dôme, semble justifier l'opinion accréditée qu'il en fut le fondateur, car ce moine, avide de science, était sans doute seul, parmi les Colonnais ses contemporains, à connaître l'architecture des Arabes.

(1) Le 4 septembre fut posée et bénite la pierre fondamentale de la cathédrale de Cologne ; nous donnerons les détails de cette cérémonie dans notre prochain numéro. Ed. M. R.